

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 51

Artikel: Une petite expérience
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224274>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

paraissait importante. Voyons, récapitulons : un parapluie pour ma femme, un pour ma nièce, un pour ma fille...

— Cela fait quatre, conclut Mme Courducol.

— Non trois.

— Quatre avec le tien ! Il oublie déjà le sien. Ah ! ce sera du joli. Que va-t-il nous rapporter ?

— Je vous rapporterai quatre parapluies, répliqua en se révoltant timidement le bureaucrate. Je sais encore acheter quatre parapluies : un d'homme et deux de femme.

— Et trois de femme.

— Oui, et trois de femme. Avec vos réflexions, vous me feriez perdre la tête.

Virginie proposa :

— Faut-il t'inscrire la commande sur un bout de papier ?

— Virginie, riposta Horace avec une certaine dignité, je te prie d'être respectueuse. Ton père n'est pas encore gâteux. Deux parapluies d'homme et trois de femme, c'est-à-dire deux de femme et trois de... Enfin, je sais... Oui, je sais. A ce soir, je vais rater mon train avec vos histoires.

Quand il fut sur la route, les trois femmes lui crièrent encore en riant :

— Quatre parapluies !

— Un d'homme et trois de femme !

— Ne te trompe pas !

— Fais un nœud à ton mouchoir !

Lorsque Courducol entra dans le compartiment, la dernière recommandation de ses « femmes » lui revint à l'esprit.

— Elles ont raison, pensa-t-il, je vais faire un nœud à mon mou... Allons, bon, c'est bien de moi, ça !

Il venait de constater qu'il avait oublié de prendre un mouchoir.

Si surprenant que cela soit, maintenant que vous connaissez le bonhomme Horace Courducol pénétra dans le magasin préféré de ses « femmes ». Il poussa la grande porte et s'arrêta après trois pas. Un employé vint à son aide :

— Monsieur cherche ?

— Oui, le rayon de... des...

— Je vois, la confection pour hommes. Deuxième étage, près les rubans. Vous avez un ascenseur à droite.

— Non, non ! ce n'est pas la confection.

— Alors, les gants, les chaussures, la parfumerie, la layette, les...

— Ne m'embrouillez pas... Ah ! oui, j'y suis : les parapluies.

— Au fond de la galerie.

— Merci.

Un quart d'heure après ce court dialogue, Courducol avait fait ses achats.

— C'est pour envoyer ? demanda le chef de rayon.

— Oui, c'est-à-dire non, je les emporte. Faites-moi voir encore : un parapluie d'homme et un, deux, trois de femme. Ce doit être cela. Le mien, celui de ma femme, celui de ma fille, celui de ma nièce. Oui, le compte y est, je ne me suis pas trompé.

Horace Courducol paya, prit le lot de pépins et se dirigea vers la sortie. Devant la porte, il recompta ses parapluies.

— Allons bon, je m'en doutais, je me suis fichu dedans !

Et il revint trouver l'employé qui l'avait servi.

— Dites-moi, mon ami, j'ai dû me tromper. Je devais acheter quatre parapluies et voici que j'en ai cinq.

— Mais vous comptez le vôtre avec, répondit l'employé en souriant.

Horace, tout confus, sortit sans mot dire.

Le train de 19 h. 7 est en gare. Horace, qui n'a pas oublié au bureau (grâce à l'amabilité d'un collègue) son précieux colis, monte dans un compartiment encore vide.

Deux fois, trois fois, quatre fois, il compte ses parapluies. Il n'en a pas perdu un seul. Qui oserait prétendre, maintenant, qu'il est incapable de remplir une mission de confiance ! Il le démontrera aisément à « ses femmes ».

19 h. 7 : le train va partir. Déjà un employé

ferme la portière, quand un voyageur se précipite et monte dans le compartiment occupé par le sous-chef de bureau et ses cinq pépins. L'homme qui vient d'arriver s'est installé en face de Courducol et, tout en soufflant, car il a couru, il regarde son compagnon de voyage.

C'est curieux, le visage de ce voisin ne lui est pas inconnu. Où a-t-il vu cette tête-là ? Au café ? Non. Ah ! mais oui, parbleu, c'est le client qui, chez le coiffeur, avait pris son parapluie croyant saisir le sien. Mais que voit-il, Courducol a maintenant cinq parapluies. Est-ce que par hasard ?... Parbleu ! le doute n'est pas possible, après l'incident du matin dans le salon de coiffure. Et lui, bonne poire, qui avait pris cela pour une simple distraction !

L'homme qui vient de monter dans le compartiment regarde Courducol en hochant la tête. Courducol, qui l'a reconnu aussi, lui sourit. Alors, désignant d'un doigt tremblant d'indignation, les cinq parapluies que le petit bourgeois tient entre ses jambes maigres, le compagnon de route du bureaucrate lance, à mi-voix, dans un sourire amer :

— Bonne journée, hein ?

Jean Kolb.

L'AFFAIRE EXCEPTIONNELLE

*Par un de ces riants matins,
Je pénétrais avec Georgette
Dans un de nos grands magasins :*

*« Il faut, dit-elle que j'achète
Des gants, qui sont, en ce moment,
Donnés pour une bagatelle ;
Je t'assure que c'est vraiment
Une affaire exceptionnelle. »*

*Elle en fit emplette aussitôt
Pour le moins de cinq à six paires ;
Et, m'indiquant un boléro
Brodé d'arabesques légères :*

*« Un cadeau ! Cent cinquante francs ;
(Ça vaut cinq cents ! prétendit-elle) ;
C'est... (je vois que tu le comprends),
Une affaire exceptionnelle ! »*

— « Si je comprends ! Peux-tu douter ?

*La chose est claire, mon amie,
Et même je dois ajouter
Que c'est là de l'économie ! »*

*On lisait à tous les rayons,
En lettres sensationnelles,
Ces mots : Rabais, Occasions,
Affaires exceptionnelles !*

*Georgette emporta des jupons
Qui lui semblaient indispensables,
Un corset et quelques coupons
Laissés à des prix abordables.*

*Je crois que le diable, malin,
Pour mieux vider notre escarcelle,
Mettait toujours sur son chemin
Une affaire exceptionnelle.*

*Nous sortimes des magasins,
Ne pouvant nous offrir un coche,
Car en ayant tout dans les mains,
Nous n'avions plus rien dans la poche !*

*« Félicite-moi, mon chéri,
Tu dois être fier, reprit-elle,
D'être l'enviable mari
D'une femme exceptionnelle ! »*

*Elle croyait être, ô candeur,
Une économe ménagère !*

*Jugez un peu, si, par malheur,
Elle avait été dépensière !*

*O vous, trop confiants époux,
Qu'une femme aimable ensorcelle,
Ouvrez l'œil et méfiez-vous
De l'affaire exceptionnelle !*

Georges Dubut.

Une petite expérience. — Un chien, dans la rue, mord un monsieur. Le maître du chien se précipite vers le mordu :

— Votre adresse, monsieur ! J'irai prendre de vos nouvelles, me rendre compte du dommage...

— Je vous remercie...

— Non ! c'est moi... Mon chien a des allures bizarres. Avant de le faire abattre, je voudrais savoir, par les symptômes qui se manifesteront en vous, s'il est enragé !

SUR LE VIF



H ! mon Dieu ! je n'ai plus pensé aux tomates et mon mari en veut absolument ! Je suis éreintée, et il faut que je redescende !

Madame a fait son marché, parce que Eudoxie s'occupe d'un savonnage. Or, Madame a choisi un cinquième étage pour voir bien clair, pour être à l'abri de la poussière, pour n'avoir pas de bruit au-dessus de soi. Elle n'a pas voulu d'ascenseur parce que cela peut se démolir. D'ailleurs, elle avait dix ans de moins quand elle est venue habiter là, et elle ne prévoyait pas qu'elle perdrait et l'élasticité de ses ans plus jeunes, et la mémoire...

C'est ainsi que quand les tomates ne sont pas dans le sac au marché, Madame se voit contrainte de reprendre le chemin détesté de cet escalier.

Elle est énervée quand elle revient :

— Qu'as-tu ? lui demande naïvement son mari.

— Ce que j'ai ?... Je n'en puis plus !

— Pourquoi donc ?

— Il a fallu que je monte deux fois les étages !

— Pour quelle raison ?

— Pour tes tomates !

— Oh ! mes tomates ! mes tomates !

— Naturellement ! si tu n'étais pas si colérique, je ne me serais pas donné la peine de retourner en chercher, mais pour avoir une scène... — Je te ferai remarquer, ma chérie, que la scène, c'est toi qui la provoque...

— J'en étais sûre !... Je suis fourbue et je serai encore coupable.

— Je n'ai pas dit cela !

— Tu en meurs d'envie ! Tout est toujours de ma faute.

Madame pleure parce que la lassitude l'a rendue irritable, ce qui se comprend, mais ce n'est pas du tout de la faute de son mari.

Après un moment d'accalmie, monsieur reprend doucement :

— Ma chérie, je t'ai indiqué souvent le système de l'ardoise.

— Tu me prends pour une infirme, interrompt Madame, avec reproche...

— Nullement, mais on peut être sujet à des défaillances de mémoire...

— Ma mémoire est excellente.

— Que vas-tu t'imaginer là ! à propos d'ardoise !... Si je ne notais pas mes courses sur mon carnet, j'en oublierais la moitié.

— Naturellement, un homme !

— Comment, un homme ?

— Qui a un tas de choses inutiles dans la tête.

Madame ne sait plus quoi répliquer. Le ton persifleur de monsieur l'agace furieusement. Elle prend de nouveau le parti de pleurer, de parler de sa mère si bonne, de son père si dévoué, de l'harmonie qui régnait entre ses parents.

Un coup de sonnette, Madame mère entre, agitée, volubile :

— Ton père vient de me faire une scène !

C'est un égoïste... J'avais oublié une commission et il m'a forcée, tu entends, forcée à retourner la chercher.

Madame junior réplique suavement :

— Comment ! à votre âge, vous vous arrêtez encore à des puérilités pareilles ! Il y a longtemps que mon mari et moi en avons fini avec ces bêtises. Moi, d'abord, pour ne rien oublier, j'ai une ardoise...

MON CARNET

Il y a quelqu'un qui nous oublie moins vite que notre meilleur ami : c'est notre créancier.

Je parierais volontiers qu'il y a plus de jeunes filles sachant danser que de jeunes filles sachant l'orthographe.

Un de mes amis prétend que la seule supériorité incontestable de l'homme sur les animaux est de se moucher le nez.

Je connais des gens qui professent un tel respect